MISSIONS DE LA RIVIÈRE-ROUGE.

JOURNAL DE Mgr GRANDIN [1].

Mission de la Nativité, Attabaskaw, 20 juin 1861.

Me voici revenu, Monseigneur et Bien-Aimé Père, à ma chère Mission d'autrefois. Il y a quatre ans, pour me rendre d'ici au grand Portage la Loche, je mis quatorze jours; pour venir du Portage ici, je n'en ai mis, cette année, que quatre, et cela malgré une pluie continuelle pendant les deux derniers jours et malgré un accident qui nous a fait perdre un temps considérable : notre canot s'est crevé en descendant un rapide.

Partis le 11 à neuf heures du matin, nous sommes arrivés à Attabaskaw le 15 à deux heures après minuit, mais nous descendions le courant et nous voguions presque jour et nuit. J'ai été heureux de revoir cette chère Mission d'Attabaskaw, où j'ai fait mes premières armes. L'état du R. P. Faraud m'a cependant bien affligé. Ce cher Père est tellement souffrant, qu'il ne lui est plus possible de continuer son œuvre de dévouement qu'avec les plus grandes fatigues. Il va partir pour l'île à la Crosse, où il pourra se rétablir en faisant le bien. La Mission de la Nativité est bien la Mission du Père Faraud. Il y a souffert pendant douze années; dans les commencements il travaillait pendant la nuit à l'étude des langues et pendant le jour à se construire une maison, et plus tard une église. Aujourd'hui il possède parfaitement la langue montagnaise, il est convenablement logé avec son confrère et le Frère Alexis, il a une petite église bien propre : le tout est en bois, il est vrai, et pourrait être réduit en cendres promp-

[1] Voir le tome II, page 234.

tement, mais enfin ce sont les constructions du pays; les sauvages l'aiment et le comprennent ; ils ne l'appellent plus que leur vieux Père. C'est maintenant que le Père Faraud recueillerait de plus grandes consolations, et il est obligé de s'éloigner. Heureusement le R. P. Clut possède assez bien la langue, et avec un autre Père il pourra continuer l'œuvre du Père Faraud.

Un autre sujet de tristesse pour moi, c'est l'état de disette auquel sont réduits les sauvages. Les eaux ayant augmenté, la pêche est absolument nulle. Les sauvages ne peuvent donc se tenir près de la Mission et suivre une retraite en règle pour se préparer à la confirmation. Je les verrai cependant tous, grâce à leur bonne volonté, mais à plusieurs reprises. Pauvres enfants ! ils préfèrent jeûner pendant deux ou trois jours plutôt que de ne point être confirmés et d'être privés d'assister à nos cérémonies. Malgré toutes ces misères, je suis cependant bien heureux ; nous nous trouvons en famille ; sept Oblats réunis, ces rencontres sont rares dans le Nord. Le Frère Péreat, qui avait ruiné sa santé en travaillant à l'établissement de la Mission du lac des Esclaves, paraît assez bien rétabli. Il va repartir pour aider les Pères Végreville et Gasté à l'établissement de la Mission du lac Caribou. Là il dépensera les forces qu'il a recouvrées et sa vie même, s'il le faut.

Sur la grande rivière des Esclaves, le 7 juillet.

Lundi dernier, 1er juillet, j'ai quitté la Mission d'Attabaskaw. J'y ai laissé le R. P. Séguin, qui se rendra à son poste par une autre occasion. Mon embarcation est toujours un canot, et le Frère Boisramé mon fidèle compagnon. Je vous avoue, Bien-Aimé Père, que si les Frères ne rendaient pas de si grands services dans les Missions, je garderai celui-ci auprès de moi, au moins pendant cet hiver. J'espère que le bon Dieu me donnera assez de forces pour faire son œuvre et la mienne. Cependant ma santé n'est pas excellente et je ne serais pas surpris si, par suite de mes courses, j'étais condamné à passer un mois ou deux sur mon dos. Tomber malade dans une Mis-

sion si pauvre qu'elle soit, ce n'est pas ce qui m'effraye, mais tomber malade dans un fort, chez des commerçants étrangers à sa nation et à sa religion, chez des hommes qui, malgré l'hospitalité bienveillante qu'ils nous accordent, nous aiment bien mieux loin d'eux que sous leurs regards, c'est ce qui me paraît on ne peut plus pénible. Si Dieu veut qu'il en soit ainsi, que sa sainte volonté soit faite pour cela comme pour tout le reste, mais un Frère près de moi en pareil cas me rendrait la maladie moins douloureuse et au besoin la mort plus douce. Cependant je ne puis, pour ma consolation personnelle, quoique les Pères d'Attabaskaw me le conseillent, me résoudre à faire souffrir une Mission tout entière. Mais, Bien-Aimé Père, si vous pouviez augmenter le nombre de nos Frères convers dans nos Missions, je ne ferais aucun voyage sans en avoir un avec moi. A défaut de mieux, outre les deux sauvages qui conduisent notre canot, j'ai un petit garçon de douze à treize ans qui remplacera le Frère Boisramé quand je ne pourrai plus l'avoir : il sera donc mon domestique, mon infirmier en cas de maladie, mon cuisinier, mon sacristain et même au besoin mon grand vicaire ; le cher Frère Boisramé va s'efforcer de le former à tous ces nobles emplois.

La rivière des Esclaves est extrêmement gonflée par les eaux que lui apporte la rivière la Paix, grossie elle-même, dit-on, par la fonte des neiges des montagnes Rocheuses. La quantité d'arbres que l'eau entraîne nous oblige à une attention continuelle afin de ne pas briser notre canot. Ajoutez à cela que l'eau est dégoûtante, ce n'est que de la boue ; c'est cependant la seule que nous pourrons boire jusqu'au grand lac des Esclaves.

Le 2 juillet, nous rencontrons un nombreux campement de sauvages ; la force du courant les a effrayés ; ils n'ont pas osé se rendre à Attabaskaw pour le moment de mon passage. Ils me prièrent de rester pendant la nuit avec eux, afin de leur dire la Messe le lendemain. Mais comme je suis pressé et qu'ils ne sont pas en mesure de me nourrir ni moi ni mes hommes, je ne puis condescendre à leurs désirs. Cependant ces sauvages nous épouvantent par ce qu'ils nous disent des rapides que

nous sommes sur le point de rencontrer ; ils n'ont jamais été aussi dangereux, assurent-ils, et notre canot est trop petit et trop lourdement chargé. Malheureusement ils n'en ont pas de meilleur à nous offrir, et ils n'ont aucun moyen pour nous soulager. Nous continuons donc notre voyage malgré la pluie. Une heure s'écoule et nous arrivons au sommet d'un rapide. Nos hommes sont effrayés. Pour décharger le canot nous nous décidons à aller par terre et nous recevons sur notre dos et l'eau qui tombe du ciel, et celle qui tombe des arbres, néanmoins nous préférons nous mouiller plutôt que de nous exposer à boire l'eau sale du torrent. C'est toujours ainsi que nous agirons lorsque nous pourrons le faire, mais le plus souvent il est absolument impossible d'avancer à pied. Une journée tout entière se passe à traverser les rapides et les chutes qui se succèdent continuellement. Une fois, pour éviter la force du courant, nous prenons un bras de rivière qui nous paraît plus tranquille ; nous nous avançons assez loin, mais nous sommes tout à coup arrêtés par les arbres que les eaux ont entraînés et qui ont fermé le passage. Après de vains efforts, il fallut nous résigner à mettre pied à terre, et à nous frayer un chemin : c'était une difficulté de plus, nous n'avions pas de hache pour faire les abatis nécessaires. Grâces à Dieu, nous parvînmes cependant à tout transporter, et nous ne pensâmes plus qu'à camper, à souper et à nous sécher.

La journée du lendemain s'écoula encore au milieu des rapides et des portages. Une fois étant à terre, nous vîmes le canot se remplir d'eau, je tremblai pour la vie de nos hommes, mais j'en fus quitte pour la peur. Une autre fois, étant nous-mêmes dans le canot, nous eûmes toute la peine du monde à résister au courant et à empêcher notre embarcation d'aller se briser contre de gros arbres vers lesquels nous étions entraînés : cette fois la peur fut partagée par nos sauvages. Sur les quatre heures du soir, nous étions sortis de tous ces mauvais pas. Le danger passé, mes gens ne faisaient plus qu'en rire : *J'ai faim,* disait l'un, *tout à l'heure je ne sentais pas le besoin de manger. Hier,* disait l'autre, *je dor-*

mais malgré moi, aujourd'hui je n'ai pas pensé à dormir. En de pareils dangers, disait sagement le Frère Boisramé, *il est bon d'être contrit d'avance; car on peut mourir sans avoir même le temps de faire un acte de contrition.* Pourtant il ne lui faut pas grand temps pour cela, car il assure en avoir fait au moins cinquante dans une demi-heure, lorsqu'une tempête nous surprit pendant la nuit, l'année dernière, au milieu d'un grand lac.

Enfin, vers les huit heures du soir, nous arrivons à la rivière au Sel, chez le bon vieux Beaulieu : Votre Grandeur m'a entendu plusieurs fois lui parler de ce vénérable vieillard. Je n'essayerai pas de vous dépeindre la joie de ces braves gens en me revoyant, je puis vous dire que la mienne égalait la leur, car bien que j'aime tous les sauvages, cette famille mérite une prédilection spéciale; elle est presque la seule réellement aimable, la seule qui comprenne le dévouement et les sacrifices des Missionnaires et qui se trouve disposée à lui rendre tous les services en son pouvoir. Par malheur les eaux de la rivière étaient aussi très-hautes et par conséquent la pêche nulle. *Nous n'avons pas de provisions,* me dit le bon vieux. —*Puisqu'il en est ainsi,* lui répondis-je, *je vous confesserai tous cette nuit, et je partirai demain après avoir dit la sainte Messe.* Cette détermination affligea tous les membres de la famille. Mais que pouvais-je faire? Si nous mangeons là nos provisions, nous ne pourrons plus continuer notre voyage : ajoutez qu'il n'est guère possible de manger notre pâté devant des gens qui ont faim sans le partager avec eux. On me dit cependant qu'on pourrait me fournir assez de carpes pour vivre; je me décidai à passer avec cette excellente famille la journée du lendemain. Pauvre vieux! il était désolé de n'avoir que de la carpe à me donner. *Te voilà devenu Grand Prêtre,* me disait-il, *jamais Grand Prêtre n'a paru dans ce pays, et je n'ai que de la carpe à t'offrir!* Il avait fait tout ce qui lui était possible pour mieux me traiter, ses enfants étaient allés à la chasse et n'avaient rien rencontré; il y avait même envoyé des sauvages, qui ne sont revenus qu'au moment de mon départ : outre la peine de n'avoir rien

tué, ils ont eu celle de ne pouvoir profiter de mon passage.

Le vieillard m'introduisit dans sa maison de prière : c'est une maison qu'il a bâtie uniquement pour le Prêtre. Votre Grandeur appelle nos châteaux du Nord des baraques en bois, c'est bien là une baraque, éclairée seulement par trois châssis de parchemin. Depuis l'hiver de l'année 1856-1857, où je séjournai deux mois à ce poste, le P. GASCON a pu y passer un mois ou deux. Comme il disait la sainte Messe dans cette maison, la famille ne l'a plus habitée. A la place où le sacrifice adorable était offert, et où je l'ai offert moi-même, car l'autel est resté debout, BEAULIEU a déposé toutes ses images avec plus ou moins de goût, et il en a dérobé la vue aux profanes par une espèce de rideau. C'est là que tous les vendredis, les dimanches et les jours de fête, ce nouveau patriarche réunit ses enfants et ses petits-enfants. Les sauvages étant rassemblés autour de lui, on chante des cantiques, on récite le chapelet, et chacun doit entendre les avis et les réprimandes du vieillard, qui les formule sans ménagement. Outre ces réunions des jours de fête, il y en a une moins générale tous les soirs pour la prière. Ce bon vieillard est un vrai Missionnaire à l'égard de sa famille et de ses voisins. Je ne puis m'empêcher de vous citer un trait qui vous donnera une idée de son zèle. Lorsque je me rendis avec lui dans sa demeure pour la première fois en 1856, nous rencontrâmes un malheureux chrétien, à qui un sauvage infidèle avait enlevé sa femme. Privé de sa légitime épouse, il se crut en droit d'en prendre une autre. Il n'ignorait point cependant qu'il encourait par ce fait la peine de l'excommunication. Pour en éviter l'opprobre il voulut me gagner par des présents et des prières, et obtenir d'être admis au moins au Sacrement de Pénitence. Ne pouvant pas réussir, il essaya de se confesser en écrivant sa confession avec un charbon sur un arbre. Je lui fis comprendre que tout cela était inutile tant qu'il conserverait une femme étrangère. Il eut enfin le courage de la rejeter, et deux mois après, avant mon départ, je le confessai. Craignant pour sa persévérance, je le recommandai aux soins du Patriarche de la rivière au Sel. Il prit le

jeune homme dans sa maison et tint toujours éloignée la femme illégitime. Grâce à cette vigilance le jeune homme ne commit aucun écart et se conserva jusqu'au printemps dernier dans ses bonnes résolutions. Mais il y avait à craindre que l'épreuve ne fût trop longue. Le vieillard entreprit lui-même un pénible et lointain voyage pour aller chercher sa femme légitime, avec laquelle le R P. Faraud l'avait autrefois marié. Le jeune homme eut scrupule de reprendre sa femme après en avoir été si longtemps séparé : il lui semblait qu'il fallait pour cela une nouvelle bénédiction nuptiale. Il consulta Beaulieu, qui fut un moment embarrassé. *Après tout*, dit-il, *si je perds un objet, je n'en perds point la propriété, et si je le retrouve, je puis me remettre en sa possession, je crois qu'il en est de même pour ta femme. En tout cas, de crainte de mal faire, récitons le chapelet, puis tu reprendras ton épouse, et s'il y a péché, j'en serai responsable.* Ainsi fut célébré ce nouveau mariage.

Je passai la journée du 4 tout entière avec ces bonnes gens; je les entendis en confession, je fis quatre baptêmes, dont deux étaient d'adultes, et le soir je bénis solennellement leur cimetière. Le 5, je chantai la Messe dans la maison de prière de la famille, je donnai la communion à quinze personnes et j'en confirmai treize. Si j'avais pu demeurer huit jours seulement, j'en aurais admis un plus grand nombre à la première communion. Tous ne savaient comment me témoigner leur reconnaissance : Beaulieu se fit l'interprète de leurs sentiments; il commença son discours en français, puis, les expressions lui faisant défaut, il le continua en montagnais. *Père, Monseigneur*, me dit-il, *n'étant pas Grand Prêtre, tu es venu nous voir et nous instruire, pour qu'on se souvienne de ta parole, tu as béni une grande croix au milieu de nous... Hier, tu as béni notre cimetière, oh ! pas peur, va ! pas peur* (ne crains pas). *Je ne souffrirai jamais qu'on y enterre des personnes non baptisées, ou qui ont mal vécu ! — Entendez-vous*, disait-il à ses gens en montagnais, *si pendant mon absence on vient enterrer des morts dans le cimetière, ne laissez jamais déposer dans la terre sanctifiée des personnes*

non baptisées ou excommuniées. C'est là que mes os reposeront, peu importe le lieu où je mourrai... — Père, ajouta-t-il encore, *lorsque autrefois je te demandai un Père, tu me disais de m'adresser au Grand Prêtre, te voilà devenu Grand Prêtre toi-même, c'est donc à toi que je m'adresse maintenant pour en avoir un. Le chef traiteur m'a dit qu'il me doit trente livres sterling ; c'est tout ce que j'ai : je les conserverai pour aider le Missionnaire et en outre tous nos bras seront à son service.* J'ai promis à ce vénérable vieillard que si nous devenons plus nombreux, un des Pères du Lac des Esclaves viendra le visiter chaque année.

Nous allâmes ensuite nous prosterner au pied de la croix, puis en revenant à la maison, je leur parlai du Souverain Pontife et je les engageai à prier pour lui. *Nous ne manquons jamais de le faire,* me répondit le vieillard. Et il me récita une prière pour le Pape et pour l'Eglise, que le Père FARAUD ou le Père EYNARD lui a enseignée. *Je suis le seul à la savoir,* ajouta-t-il, *mais je la dis tout haut afin que tout le monde la dise avec moi.*

Enfin, il fallait partir, je bénis toute cette petite population de cinquante à soixante personnes, je touchai la main à chacune et nous nous embarquons dans notre canot d'écorce, que l'on a de nouveau enduit de gomme, car sans cela il nous exposerait aux bains de siége. Nous avons changé de compagnons. C'est le fils aîné de BEAULIEU et un sauvage de sa bande qui nous conduisent ; mon *petit grand Vicaire* est un de ses petits-enfants. Nous descendons le courant avec vitesse jusque vers les trois heures du soir, un violent orage nous oblige alors de nous rendre à terre pour sécher nos vêtements auprès d'un grand feu. Nous repartons vers les sept heures du soir, décidés à naviguer toute la nuit : dans la saison actuelle, ici, la nuit et le jour ne se distinguent plus. Mais après avoir avancé pendant quelques heures, nous rencontrons les serviteurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui au nombre de quarante-cinq remontent le courant vers le grand Portage la Loche avec cinq barques chargées de fourrures. Nous campons avec eux, et après avoir échangé les nouvelles

que nous avions de part et d'autre à nous communiquer, je leur adressai une petite instruction et en confessai un certain nombre. Nous nous reposâmes encore quelques heures ensemble, puis nous continuâmes notre chemin.

Le 6 à midi, nous dûmes prolonger assez longtemps notre repos afin de faire sécher notre linge, tout imbibé d'eau par l'orage de la veille. Pendant ce temps nous reçûmes la visite d'un ours noir, mais au moment où un de nos hommes s'apprêtait à le saluer d'un coup de fusil, il se sauva dans le bois et nous ne le revîmes plus. Le soir nous campâmes assez près du lac des Esclaves : j'espérais pouvoir m'y rendre le lendemain à temps pour y célébrer la sainte Messe. Le départ eut donc lieu de bon matin, mais dès six heures, il fallut s'arrêter, un vent violent qui soufflait de l'avant nous empêcha de marcher. Nous passâmes la journée et la nuit suivante sur une île presque entièrement submergée. C'est là que j'ai pris les notes à la date du 7 juillet, à l'exception des quelques lignes qui précèdent. Je les continue aujourd'hui à la Mission de Saint-Joseph.

Grand lac des Esclaves, le 19 juillet.

Avant de vous parler de cette Mission, mon bien-aimé Père, il faut que je vous raconte la dernière journée de notre voyage. Je n'ai pu arriver au grand Lac que le lundi 8, sur les trois heures de l'après-midi Pour nous rendre dans le lac, nous avions pris une branche de la rivière qui devait, disait-on, abréger notre chemin. Cette fois encore nous nous trompâmes dans nos calculs, car, à son embouchure, cette rivière était tellement encombrée d'arbres, que le passage était complétement impraticable sur un espace de plusieurs centaines de pas, ce qui nous retarda de plusieurs heures. Pendant que nous nous efforcions de sortir de cet embarras, nous apercevions l'île où se trouve la Mission. Nous voyions la fumée s'élever au-dessus des arbres, nous nous disions que le petit frère Kerney, faisait cuire son poisson, mais nous ne pûmes arriver à temps pour en manger.

Une fois dans le lac, nous rencontrâmes une famille sauvage

qui s'éloignait de la Mission ; elle m'attendait depuis plus d'un mois, et, comme tant d'autres, fatiguée d'attendre et de jeûner, elle s'en allait. Il y avait dans un canot un vieil aveugle qui avait fait sa première communion le matin. *Les Pères m'ont fait prendre patience longtemps*, me dit-il, *afin que je reçusse le Saint Sacrement de tes mains; mais, voyant que tu n'arrivais pas, ils me l'ont donné aujourd'hui. Puisque te voilà*, ajouta-t-il, *je ne partirai pas;* et chacun en dit autant. On tire aussitôt quelques coups de fusil pour annoncer mon arrivée ; ce signal fut compris. Nous apercevons bientôt une pauvre maison de bois, couverte en écorce, surmontée d'une croix et entourée de quelques loges sauvages ; nous distinguons sur le rivage une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants, et, à leur tête, nous reconnaissons les PP. EYNARD et GASCON avec le F. KERNEY. A cette vue, je ne pus retenir mes larmes. C'est cette Mission que je supposais autrefois devoir m'être confiée ! Le souvenir des souffrances et des privations qu'y ont endurées ceux qui en ont été chargés en ma place, me remplit d'émotion. Un instant après, je serrai nos Pères entre mes bras, puis je les suivis dans leur pauvre chapelle. C'est une petite chambre de 9 pieds carrés, ayant forme de chapelle ; elle se trouve à l'extrémité d'une salle de 20 pieds carrés, qui reçoit les sauvages au moment des offices. Aujourd'hui, comme ils ne sont pas nombreux, la salle leur suffit ; dans les grands concours, elle ne peut pas tous les recevoir. Tout est pauvre ; mais ce petit autel, fait par le F. KERNEY, qui, certes, est loin d'être un parfait ouvrier, est cependant orné avec goût ; ce petit tabernacle sans serrure, et qu'on ne peut tenir fermé qu'au moyen d'un morceau de bois et d'une vis, est propre et bien arrangé, et, tout pauvre qu'il est, il contient en lui-même, comme le sein virginal de Marie, Celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir. Je vous vois tous les jours, bien-aimé Père, vous rendre dans l'Église de votre ville épiscopale, où le Saint Sacrement est solennellement exposé. Oh ! si vous pouviez venir dans ce pauvre petit sanctuaire, je suis sûr que vous y prieriez avec plus de bonheur que dans les riches églises de Marseille !

Après m'être remis de mon émotion, je visitai l'établissement tout entier. J'entrai d'abord dans une pièce voisine que l'on n'aperçoit pas du lac; elle a 18 pieds sur 20 : on a trouvé moyen d'y faire une petite cuisine, un réfectoire et une chambre à coucher; les deux Pères ont chacun leur cellule près de la chapelle. Partout se montre la pauvreté même; mais la pauvreté rend ingénieux. C'est ainsi que, n'ayant pas de serrures pour les portes, on y a suppléé avec du bois et des cordes de cuir, et ces portes se ferment et s'ouvrent très-bien. Le mobilier consiste en quelques malles, cinq chaises bien mal faites, et enfin trois tables qui ne le sont guère mieux : une dans le réfectoire, l'autre dans la salle, et la troisième, toute petite, dans la cellule où je me trouve. Le F. Kerney l'a faite quelques jours avant mon arrivée, ne voulant pas que je fusse réduit à écrire sur mes genoux. Ainsi, Monseigneur, j'ai maintenant l'avantage de converser avec vous plus à mon aise. Pour me laisser en paix, les pauvres Pères n'ont qu'une table à eux deux, et ils sont obligés de travailler dans la salle où les sauvages vont et viennent à chaque instant. Si je suis plus à l'aise pour vous écrire, vous voyez, Monseigneur, que j'ai un bien mauvais papier, et encore suis-je heureux de l'avoir. Je croyais en trouver ici, mais nos Pères ne peuvent pas m'en donner. Ils en sont si peu fournis, que, par suite de leur pénurie, le P. Gascon n'a pas écrit à Votre Grandeur. Ils sont obligés de faire les actes de baptême et de mariage aussi laconiquement que possible afin de ménager leur papier : c'est le naufrage que nous avons éprouvé il y a deux ans qui est cause de cette indigence. J'espère que les employés de la Compagnie qui reviendront du Portage leur apporteront quelques secours. Malgré leur pauvreté, je les trouve bien mieux que je ne m'y attendais. Si, au lieu d'un frère convers, ils en avaient deux ou trois, je ne les plaindrais nullement; car leur grand souci vient de la difficulté de se procurer des engagés, et de la manière peu satisfaisante dont ils sont servis de la part de ceux qu'ils trouvent avec tant de peine. Aujourd'hui, ils n'en ont point. Un vieux sauvage fait la pêche pour eux, et il s'en acquitte bien mal. Ici on peut encore, par la culture, obtenir

des pommes de terre ; mais, pour cela, il faut beaucoup de travail, et les gens du pays qui ne s'engagent que dans le but de voyager ne se soumettent pas volontiers à ce labeur. Comme le F. BOISRAMÉ s'entend bien à la culture de la terre, je le laisserai ici à la place du F. KERNEY, qui se rendra à Good-Hope, où les pommes de terre ne peuvent pas être cultivées.

Le soir même de mon arrivée, je donnai la bénédiction du Saint Sacrement, et j'ouvris les exercices de la Mission, que les sauvages ont suivis pendant toute la semaine dernière avec la plus grande fidélité. La pêche, devenue abondante, leur a permis de rester plus longtemps. Dimanche, j'officiai pontificalement et je confirmai vingt personnes : j'en aurai encore quelques unes pour dimanche prochain. Mais je n'ai pas vu le tiers des sauvages; peut-être, quand je repasserai, serai-je plus heureux. Actuellement, je me repose avec nos chers Pères, qui ont bien besoin eux-mêmes de se reposer. Je crois vous l'avoir dit, le protestantisme a fait invasion dans le pays; il ne fait pas grand mal dans les postes que nous occupons; mais là où nous ne sommes pas, il réussit à rendre les sauvages indifférents. Aussi, n'étant pas assez nombreux pour tenir tête à l'ennemi, les Missionnaires ont-ils fait force voyages. Partout le bon Dieu a couronné leurs efforts des plus heureux succès ; mais ils ne peuvent résister à la fatigue, ils demandent du secours. J'unis ma voix à la leur, mon bien-aimé Père, parce que je sens tout le besoin que nous en avons.

Mission du Saint-Cœur de Marie, dite *de la Grosse-Ile*, le 1er août 1861.

Avant de continuer mon Journal, permettez-moi, Monseigneur, de vous souhaiter une bonne année, car c'est demain que vous commencez, je pense, votre quatre-vingtième année. Je sais bien que demander pour vous une prolongation d'existence, ce n'est guère aller au-devant de vos désirs ; mais vous pardonnerez à votre enfant de s'aimer un peu en vous, et, dans ma position, je crois que cet égoïsme est bien pardonnable. Si tous les membres de la famille sont vos enfants, je crois l'être plus que les autres, car je ne suis pas seulement Oblat,

mais je suis Evêque, et tous les degrés de la cléricature, depuis la tonsure jusqu'à l'Épiscopat, me sont venus par vous; je suis donc votre fils à tous les titres. J'ai toutes les raisons possibles pour vous aimer. Vivez donc, Bien-Aimé Père, pour la plus grande gloire de Dieu, pour notre consolation et pour le salut des pauvres nations du Nord, qui sont, il faut le dire, *sicut oves non habentes pastorem*, et qui en attendent de vous, sous peine de devenir la proie du loup déguisé en berger. Comme je vous le disais dernièrement, vos enfants ici se montrent dignes de leur Père ; ils ne s'épargnent en rien pour étendre le royaume de Dieu ; mais nous ne pouvons faire face à tous les besoins.

Vendredi dernier, 26 juillet, j'ai quitté la Mission Saint-Joseph, où j'ai goûté de grandes consolations, et où j'ai été on ne peut plus édifié de l'ordre, de la bonne tenue et de la ponctualité de cette petite Communauté, composée seulement de trois membres qui font cependant l'ouvrage de six. Presque continuellement l'un des deux Pères est en mission, et non pas à la porte, mais à 60, 80 et 100 lieues et plus. Ils font le plus souvent ces voyages sur la glace, les raquettes aux pieds ; et l'hiver dernier, le P. Gascon a fait une visite par de si mauvais chemins, qu'il ne lui fut pas possible d'avoir des chiens pour traîner ses provisions et sa chapelle. Un homme lui rendait ce service ; mais afin de ne pas trop le charger, le Père portait lui même ses couvertures sur son dos, après avoir réduit son mobilier à la plus simple expression. Outre le strict nécessaire pour célébrer la sainte Messe, il n'avait pas d'autres vêtements que ceux qui couvraient son corps. Au bout de quelques semaines passées au milieu des sauvages, ne pouvant plus supporter la vermine qui le dévorait, il fut obligé d'emprunter une chemise à un serviteur de la Compagnie, qui, lui-même, en avait au plus une pour changer. Voilà, Monseigneur, la vie de vos enfants du Nord.

Je me suis donc embarqué le 26 juillet avec le bon F. Kerney, qui, aussi bien que le cher F. Boisramé, que j'ai laissé à sa place, a tout le dévouement et le courage que doit avoir un Oblat-Missionnaire. Notre petit garçon est toujours avec nous,

et deux sauvages, dont l'un est Montagnais, et l'autre de la tribu des Couteaux-Jaunes, nous conduisent. C'est la première fois que je vous parle des Couteaux-Jaunes ; je ne vous dirai rien de cette tribu que je ne connais pas assez par moi-même ; mais les sauvages qui la composent passent pour être des voleurs, et celui qui est avec moi paraît vouloir justifier la réputation de sa nation. Tout le monde me disant que c'était une grande imprudence que de traverser le grand lac des Esclaves avec le petit canot que j'avais eu jusqu'à présent, et qui ne serait pas capable, disait-on, de résister au plus petit vent, j'achetai l'unique grand canot que je trouvai ; mais il était si usé, qu'il n'a pas été possible de le gommer suffisamment pour l'empêcher de prendre l'eau. Il fallait le vider à chaque instant et nous sécher, nous et notre linge, à tous les campements. Les rhumatismes sont le résultat de ces bains forcés; je puis dire cependant que je n'en souffre pas plus qu'à l'ordinaire.

Samedi soir nous sommes arrivés à un campement où les moustiques étaient très-nombreux et acharnés à nous tourmenter. Afin de pouvoir dormir, nos hommes avaient fait un petit feu, dont la fumée éloignait les cruels insectes. Mais le petit feu qu'ils avaient allumé en se couchant devint grand pendant qu'ils dormaient, et, le matin, l'un d'eux déplora la perte d'une portion de sa couverture, de son bonnet de nuit, d'une partie de sa chemise, et sans doute d'une partie de sa peau. Pour moi, j'avais à regretter un bon morceau de notre pâté, ce qui pouvait nous exposer à jeûner. Mais le soir, le vent nous força de nous arrêter à l'entrée d'une rivière, où nous pûmes prendre assez de poisson pour vivre le lendemain. C'est mardi dernier, 30 juillet, que je suis arrivé à la Grosse-Ile, à temps pour célébrer la sainte Messe.

La Compagnie de la baie d'Hudson a là un poste pour la traite des fourrures, mais la religion n'en a pas encore pour le salut des âmes. Cependant, les sauvages qui la fréquentent sont très-nombreux, et comme la pêche y est très-abondante, ils peuvent y séjourner longtemps. Le P. Grollier est le premier Missionnaire qui ait paru à ce poste. Il y aura deux ans, je crois, le 20 de ce mois, que le saint Sacrifice était offert

pour la première fois sur cette terre, et que ce bon Père dédiait cette Mission au très-saint et immaculé Cœur de Marie. J'ai renouvelé cette consécration en disant la Messe votive du saint Cœur de Marie, le jour de mon arrivée. Malheureusement, je n'ai trouvé que les femmes et les enfants de ces hommes que j'ai rencontrés transportant les fourrures au grand Portage la Loche. N'étant point attendu ici, les sauvages se sont tous absentés. Les PP. GASCON et EYNARD les ont visités à différentes reprises, mais ils n'ont pu les instruire que très-imparfaitement, n'ayant que quelques jours à leur donner et ne connaissant pas assez la langue. On parle toujours montagnais, mais c'est un montagnais déjà bien différent de celui de l'île à la Crosse et d'Attabaskaw.

Bien qu'il n'y ait pas beaucoup de monde, je vais cependant demeurer ici huit jours, afin d'instruire un peu ces femmes et ces enfants, et d'en confirmer quelques-uns. Le commis du poste a bien voulu me procurer une petite maison qui me sert de dortoir et de chapelle ; elle n'est pas richement meublée ; il n'y a d'autre meuble que ma cassette et une chaise que l'on m'a procurée. La lumière y entre par deux parchemins déchirés. Pendant le jour, nos couvertures sont repliées dans un coin, les sauvages s'y asseyent au moment des instructions et y laissent leur vermine. Le soir, nous les étendons sur le plancher et nous prenons ainsi notre repos. Nous mangeons à la salle du commis, qui a, de plus, la bonté de nourrir nos hommes pendant mon séjour. Le cher Frère KERNEY trouve le temps un peu long, parce qu'il n'a pas de quoi s'occuper ; il ne peut pas même se livrer au plaisir de la lecture pendant que je parle aux sauvages. Pour moi, ce qui me gêne le plus, c'est d'être obligé de faire de la peine à ces gentilshommes qui nous donnent l'hospitalité, en parlant contre leur religion. Autrefois, nous n'étions pas dans cette nécessité, parce qu'il n'y avait pas de ministre. Aujourd'hui, il nous faut nécessairement détromper les sauvages. Je m'efforce de le faire de manière à ne choquer personne, mais, malgré toutes les précautions possibles, quelquefois nous nous attirons des désagréments.

Sur la rivière aux Liards, 26 août 1861.

Il y a longtemps, Monseigneur, que j'ai interrompu mon journal : le travail d'abord, quelquefois le mauvais temps, de fâcheuses indispositions m'ont empêché de le continuer. Aujourd'hui il fait beau ; outre le plaisir d'un ciel pur, j'aurai l'agrément de m'entretenir avec vous. Je ne vais plus en canot, je vais dans une barque ; voilà ma couverture étendue à côté de moi, c'est le siége le plus convenable que je puisse vous offrir, veuillez l'accepter... Que je serais heureux si je pouvais seulement quelquefois me voir à vos côtés !... Hélas ! je ne puis vous parler que de loin et sur mon mauvais papier !...

Le 6 août, je laissai la Mission du Saint Cœur de Marie après avoir dit la sainte Messe aussi solennellement que possible et avoir confirmé sept personnes seulement. Je m'embarquai sur la rivière Mackensie. Grâce au bon vent et à la force du courant, notre marche fut très-accélérée. Bientôt, nous aperçûmes une barque qui venait du Portage la Loche. Ayant une plus grande voile que nous, elle nous rejoignit en peu de temps. Je demandai mes lettres et on me dit que, par un malentendu inexplicable, une partie avait été laissée à Attabaskaw. Jugez de mon désappointement : cette barque portait le bourgeois que je puis appeler le gouverneur de la Compagnie dans cette partie du Nord. J'avais bien des choses à régler avec lui, mais il m'aurait fallu pour cela au moins les lettres de Mgr Taché, et je ne les avais pas... Le soir, je soupai avec ce monsieur sur le bord de la rivière, à une place où il y a toujours une bonne pêche, où la terre est cultivable et où on ne manque pas de bois pour bâtir. A cause de tous ces avantages, on nous conseillait d'établir là le centre de nos Missions de cette partie du Nord, et la résidence du futur Evêque. Ma crainte était que le ministre protestant ne s'en fût déjà emparé ; c'est en effet ce que le gouverneur lui avait conseillé, parce que c'est l'unique place où l'on puisse réunir les sauvages et fonder des écoles. Fort heureusement que le ministre protestant n'avait pas encore cédé à ses avis, et pour lui épargner de tergiverser

plus longtemps en présence de ce chef traiteur et de tous les hommes de sa barque, j'ai déclaré que je prenais possession de la place [1]. Après le souper, le bourgeois se remit en marche et m'invita à continuer mon voyage avec lui. Je le remerciai en lui disant que je voulais connaître à fond mes nouvelles propriétés. En effet, le lendemain, le Frère KERNEY fit une Croix que je bénis solennellement et que nous plantâmes à l'endroit où doit s'élever l'église. Je plaçai, de plus, deux poteaux afin d'indiquer les limites de la Mission. Le matin, je dis la sainte Messe pour le futur établissement que je nommai la Providence, car ce sera, dans la réalité, la Providence du Nord. Il faudrait que nous eussions là trois ou quatre Pères, autant de Frères convers; nous pourrions y vivre en communauté, sans beaucoup de frais, et desservir les Missions de Saint-Michel au fort Roè, du Saint Cœur de Marie au fort Grosse-Ile, du Sacré-Cœur au fort Simpson, de Saint-Raphael au fort de Liards, où je me rends, des Saints-Anges au fort Scalket, où le P. GASCON va en ce moment, et où jamais prêtre n'a mis le pied, ainsi que la Mission de Sainte-Thérèse au fort Norman, sur la rivière Mackensie. Je crois, Monseigneur, que vous trouverez tous ces forts sur la carte que je vous ai remise; vous verrez combien ils sont éloignés les uns des autres; il sera même impossible que trois ou quatre Missionnaires puissent les visiter régulièrement. Si plus tard nos ressources le permettent, il faudra fonder une Mission permanente au fort de Liard, mais celle de la Providence presse davantage, parce que ce poste est plus central. Nous aurons à y établir des sœurs, un hôpital et une école, comme à l'île à la Crosse.

Je n'ai rien fait pour cette nouvelle Mission que de dire la sainte Messe, de bénir et de planter la croix; mais, s'il faut en juger par le peu de temps que j'ai passé là, une nuit et une demi-journée, les épreuves ne nous manqueront point. Le soir, quand le chef traiteur fut parti, je lus quelques lettres que je recevais de ma famille : j'appris les tristes épreuves du Souverain Pontife et votre dangereuse maladie. Il me fut im-

[1] C'est là qu'a été fondée la Mission de la Providence. Voir le tome II, p. 232.

possible de retenir mes larmes et de ne pas me laisser aller malgré moi à la plus profonde tristesse... Je lus encore deux discours du Saint-Père et une lettre insultante que m'écrivait un ministre protestant, voisin de l'île à la Crosse, qui s'applaudissait de la chute de celui qu'il appelle l'Antechrist, abattu, disait-il, par ses propres enfants, et abusant de la sainte Ecriture, il me prédisait, avec une ironie satanique, le triomphe du Protestantisme et la ruine du Catholicisme. Le double incendie de la Rivière-Rouge ne contribue pas peu à faire croire à nos frères séparés que Dieu se déclare irrévocablement contre nous. Ils voient l'Eglise humiliée partout, même dans nos Missions, à cause de nos revers de fortune. Aussi, nous croyant sans doute ensevelis sous nos ruines, paraissent-ils chanter victoire et renoncer à nous combattre. Je n'ai pas appris qu'un ministre se soit rendu au lac Caribou, où on ne supposait pas que nous nous établirions. Ici, on attendait trois ministres, il n'en est venu aucun. Qu'ils chantent victoire s'ils veulent, ils seront obligés d'avouer que les malheurs ne nous abattent pas entièrement et que, malgré notre faiblesse, nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie. Cependant, les malheurs de l'Eglise, votre dangereuse maladie, les insultes des protestants, me jetèrent dans une si grande tristesse, que je tombai malade...

Après avoir vénéré notre pauvre croix, recommandé ma Mission à la divine Providence, je m'embarquai avec un bon vent, c'était le 7 août ; mais, après avoir marché pendant quelques heures, je me trouvai si fatigué, que mes hommes crurent devoir camper. Les jours suivants, je continuai mon voyage avec peine, et en donnant de grandes inquiétudes au cher Frère Kerney. Enfin, le 10 j'arrivai assez bien remis à la Mission du Sacré-Cœur, fort Simpson. Le Cœur de Jésus fortifia le mien, je pus de suite ouvrir les exercices.

Mais il faut, avant tout, que je vous fasse connaître ce poste. Le fort Simpson est la résidence de ce chef que j'ai rencontré à la Mission de la Providence, et qui exerce sa juridiction sur tout le district du Nord. A l'automne, les dix barques qui conduisent les fourrures au grand Portage la Loche

reviennent chargées de marchandises au fort Simpson. Chaque barque est montée par neuf hommes de différentes nations, les commis des postes voisins, les familles des engagés se réunissent à la même époque avec un grand nombre de sauvages des environs. Pendant plusieurs jours, on voit dans ce poste une population composée de je ne sais combien de nations. On trouve là des Anglais, des Irlandais, des Ecossais, des Canadiens, des Norwégiens, des Orcadiens, des métis canadiens, anglais et autres. Parmi les sauvages, on rencontre des Sauteux, des Maskégons, des Cris, des Montagnais, des Esclaves, des Plats-côtés-de-chiens, des Couteaux-jaunes, des Peaux-de-lièvre, des Létanais, des Sécanais et même des Esquimaux. La France est représentée par ses Missionnaires. Vous concevez, mon bien-aimé Père, quelle confusion il y a là pendant plusieurs jours; c'est réellement la Tour de Babel. A mon arrivée, ce tumulte n'existait pas encore; il n'y avait guère que les Esclaves, c'est le nom que l'on donne aux sauvages qui fréquentent ce poste. Ils me paraissent d'un caractère plus doux et plus traitables que les Montagnais, mais je ne puis pas porter mon jugement sur une nation que je ne connais point encore. Le langage des Esclaves diffère de celui des Montagnais, cependant les deux tribus des Esclaves et des Plats-côtés-de-chiens comprennent la langue des Montagnais; de sorte que j'ai pu les instruire.

J'ai maintenant affaire à de nouveaux peuples qui n'ont vu le Missionnaire qu'en passant et rarement. Les enfants sont tous baptisés, mais il y a bien peu d'adultes qui aient reçu cette grâce. Je rencontre souvent de ces pauvres sauvages qui ne nous connaissent pas encore, aussi mes instructions ne sont-elles pas fort relevées. Je leur apprends à faire le signe de la croix, leur enseigne les principaux mystères, le *Pater*, l'*Ave*, et je leur donne les plus essentielles leçons de morale. Malheureusement ces infortunés ont été trompés. Après nous avoir appelé et désiré longtemps en vain, ils ont été visités par le ministre protestant qui réside au fort Simpson. En général, ils l'ont regardé comme l'homme d'une femme et non comme l'homme de Dieu. Mais ils n'en ont pas moins

perdu leur enthousiasme pour la Religion. Je n'ai point été content de leur assiduité pendant les premiers jours. Cependant on peut dire qu'ils sont tous catholiques avant d'être chrétiens. Etablissons-nous à la Providence et bientôt nous aurons là des Missions aussi prospères que celles d'Attabaskaw et de l'Ile à la Crosse.

Le 14, les barques du Portage arrivèrent et avec elles les Pères SÉGUIN et GASCON, qui m'aidèrent heureusement à continuer les exercices de la Mission, où l'affluence devenait chaque jour plus considérable. Je fis alors quatre instructions par jour, deux en français et deux en montagnais, sans compter une foule d'entretiens particuliers que nous accordions chacun de notre côté à différents sauvages. Nous n'avions pas d'appartement assez grand pour réunir tout notre monde, nous ne pouvions par conséquent faire aucune cérémonie, ce qui était un obstacle à l'entrain de la Mission. Pour suppléer aux cérémonies, je portai la soutane violette presque tout le temps, et cela m'a assez bien réussi. Le dimanche, nous trouvant réunis en nombre suffisant, je chantai la grand'messe aussi pontificalement que possible, donnai la communion à un certain nombre de personnes et en confirmai huit seulement, parmi lesquelles se trouvait une vieille femme venue des terres de l'Amérique russe et que le Père GROLLIER a eu le temps d'instruire parfaitement [1]. Cette sauvagesse a une fille mariée à un protestant. On a voulu, à cause de cela, l'obliger à être protestante : on a pu, m'a-t-on dit, faire baptiser la jeune femme par un ministre, mais elle n'a jamais voulu consentir à se marier devant lui. Pour la mère, vous ne sauriez croire tout ce qu'on a tenté afin de la contraindre à abandonner sa foi, les efforts de l'enfer ont été inutiles. J'ai dignement récompensé son courage en l'admettant à faire sa première communion et à recevoir la confirmation. C'est la première de sa nation inconnue admise à ces grandes faveurs. Le même jour, je baptisai cinq adultes. C'est peu, me direz-vous. C'est vrai, Monseigneur ; si j'eusse

[1] Nous trouverons l'histoire de cette courageuse femme dans la correspondance du R. P. GROLLIER que nous publierons un jour.

été ministre protestant j'en aurais baptisé plusieurs centaines, mais en Missionnaire catholique je cherche avant tout à faire des chrétiens. Encore une Mission comme celle-ci, et nous pourrons en baptiser un grand nombre.

Les Pères Séguin et Gascon m'ont apporté les lettres de Mgr Taché, parmi lesquelles j'ai trouvé votre circulaire et celles du R. P. Tempier. Par ces différentes pièces, j'ai pu me convaincre de la gravité de votre maladie... Je ne puis croire que le bon Dieu, après nous avoir envoyé tant d'épreuves depuis quelque temps, veuille les couronner toutes par celle qui serait certainement la plus pénible et la plus sentie. Mgr Taché joignait une circulaire à la vôtre, dans laquelle il nous recommandait particulièrement de prier pour votre conservation. Nous n'avions pas besoin de cette invitation, chacun de nous, j'en suis certain, comprend la perte qu'il ferait en perdant son Père ; aussi ne cessons-nous de demander le retour de sa santé par l'intercession de Celle que l'on appelle le *Salut des infirmes;* nous l'invoquons à cette fin dans tous nos campements. Je ne recevrai plus de lettres jusqu'à la fin de mars 1862. Que ce temps va me paraître long!

Le mardi, 20 août, je partis du fort Simpson, accompagné du P. Gascon et de mon petit jeune homme pour me rendre à la Mission de Saint-Raphael, au fort de Liard. Le P. Séguin et le Frère Kerney devaient continuer les exercices jusqu'au moment de leur départ pour Good-Hope. Mon embarcation, cette fois, est sinon plus épiscopale, du moins plus large et moins fatigante qu'un canot d'écorce ; c'est une grande barque conduite par onze hommes, où je me trouve avec un chef traiteur, trois femmes, quatre enfants, quatre chiens, et au moins cent caisses ou ballots de marchandises. Vous voyez, Monseigneur, que je voyage réellement en *omnibus*. La barque qui porte le P. Gascon est chargée d'une manière analogue. Je ne descends plus la rivière Mackensie, mais je remonte la rivière de Liard, qui vient des montagnes Rocheuses. Ainsi je ne vais plus vers le Nord, mais vers l'Ouest et souvent même en plein vers le Sud. Notre marche n'est pas

accélérée, car le courant est très-fort et nous avançons en sens contraire. Pour triompher de ces obstacles, quatre hommes et quelquefois huit, suivant que le courant est plus ou moins rapide, sont attelés comme des bêtes de somme et marchent par terre au milieu des branches, sur les pierres coupantes, dans la boue et dans l'eau jusqu'à la ceinture. Les rivages sont si mauvais, que les chiens, pour avoir marché les deux premiers jours, se sont ensanglantés les pattes, et nous avons dû les remettre dans la barque, sous peine de les rendre incapables de travailler cet hiver.

Les trois ou quatre premiers jours, la rivière était bordée de côtes, qui n'ont pas moins de quatre ou cinq cents pieds de hauteur. Pour peu qu'il pleuve, il se fait des éboulements affreux. J'ai été témoin d'un accident de ce genre et j'en suis encore épouvanté. Je suivais à pied les hommes qui tiraient la barque, lorsque tout à coup à quelques pas devant eux tombe une immense quantité de boue, d'eau et de pierres. Nous ne pouvions prendre une autre direction. Après quelques moments d'hésitation, les hommes s'avancent, mais une grosse roche tombe et écrase presque un sauvage sécanais qui passait le dernier. Pour éviter le danger, j'avais pu sauter dans la première barque. Mais la seconde était encore à distance; le Père Gascon et deux petits enfants cueillaient des fruits sauvages assez loin de là, et ne se doutaient pas du danger qui devenait de plus en plus imminent. Ma principale crainte était qu'on ne les attendît pas; nous les appelions, mais le bruit du courant les empêchait de nous entendre. Enfin ils finirent par apercevoir nos signes de rappel et ils purent, grâce à Dieu, passer sinon sans danger, du moins sans malheur. Depuis deux jours il me semble que je remonte le cours de l'Isère, les montagnes élevées qui bordent la rivière me produisent cette illusion. Mais la hauteur est le seul trait de ressemblance; tout est absolument sauvage, on ne voit ni habitation ni culture. Aujourd'hui 28 août, on nous annonce que si nous n'avons pas de temps contraire, nous pourrons arriver demain.

Mission du Sacré-Cœur, fort Simpson, 16 septembre 1861.

Monseigneur, la Mission du fort de Liard, Saint-Raphaël, est terminée, je me hâte d'en faire connaître les résultats à Votre Grandeur. Je suis arrivé à ce poste le 29 août au soir. Beaucoup de sauvages étaient réunis, non pour me voir, car on ne m'attendait pas, mais pour voir les traiteurs et faire leurs échanges. Ce fut une surprise d'autant plus agréable, qu'elle était moins prévue. Vous n'entendiez que leurs *merci* en me touchant la main. Ils n'ont point laissé à ce mot emprunté à notre langue sa vraie signification; il faudrait le traduire, dans leur sens, plutôt par *je suis content* que par *je suis reconnaissant*. Plusieurs de ces sauvages avaient vu le P. Gascon l'année précédente ; j'étais heureux d'avoir ce Père avec moi ; il pouvait me faire mieux connaître ses ouailles. Un grand nombre voyaient le Prêtre pour la première fois, mais beaucoup avaient malheureusement vu un ministre et même deux ministres protestants.

Après avoir touché la main de tous les sauvages grands et petits, je promis de leur parler le lendemain, et nous allâmes, le P. Gascon et moi, dresser notre ménage dans la chambre qu'on avait bien voulu nous donner, et que nous partageâmes avec notre petit jeune homme. Il était impossible de faire nos exercices de Mission dans ce local trop exigu et sans porte extérieure accessible aux sauvages ; pour arriver chez moi, il fallait passer par la chambre du chef traiteur. D'ailleurs, j'avais à relever les calomnies dont nous avions été les victimes de la part des ministres protestants ; il eût été fort désagréable de le faire dans la maison et sous l'œil du chef traiteur, qui est protestant, chaud partisan du ministre et qui avait pu contribuer lui-même à répandre ces faux bruits. Or nous avions besoin de son assistance. Il nous avait parfaitement reçus et nous rendait un grand service en nous admettant à sa table, ce que l'on a fait jusqu'à présent dans tous les postes. Je demandai et j'obtins la permission de réunir les sauvages dans une espèce de grand hangar où l'on fait les barques et les

autres ouvrages en bois. De grand matin, nous le nettoyâmes de notre mieux, dressâmes un autel sur un établi, et, quand le moment fut venu, je célébrai le saint Sacrifice devant un nombre assez considérable d'hommes, quelques femmes et quelques enfants. Le petit nombre des femmes et des enfants s'explique par l'habitude où sont ces sauvages chasseurs de les laisser dans les bois tandis qu'ils viennent faire l'échange de leurs fourrures. Aussi ces femmes sont-elles plus éloignées de la civilisation que les hommes. Ces derniers étaient plus de deux cents au fort, et les femmes et les enfants ne dépassaient pas le chiffre de soixante à quatre-vingts.

Pendant que je célébrais la sainte Messe, le P. Gascon remplissait l'office de prêtre assistant, de chantre et de suisse. Très-souvent, tout en chantant son cantique montagnais, il s'éloignait de l'autel, soit pour faire avancer les sauvages qui encombraient la porte sans oser aller plus loin, et qui, par là même, empêchaient les autres d'entrer, soit pour chasser les chiens, moins réservés que les sauvages. Quelquefois il interrompait son chant par un gros *thilthi yan* (taisez-vous donc), car chacun faisait ses remarques à haute voix, et ils auraient bientôt fini par faire plus de tapage que le chantre lui-même, qui n'était encore aidé par personne, parce que nos cantiques avaient l'avantage d'être nouveaux pour tous.

Après la sainte Messe, je leur adressai la parole en montagnais; les hommes m'écoutèrent avec la plus grande attention, les femmes aussi pendant un moment; mais comme le montagnais diffère beaucoup de leur langue, qui est *l'esclave*, elles éprouvaient plus de difficulté, et, supposant, du reste, que toute instruction n'est pas faite pour les femmes, elles se laissèrent aller à la dissipation, et plusieurs se retirèrent.

Je vous ai parlé autrefois de l'état de mépris et d'abaissement où vit la femme infidèle, et ce que je vous disais semblait surprendre Votre Grandeur. Eh bien! Monseigneur, je ne vous ai encore rien dit par la raison que les sauvages avec lesquels je m'étais trouvé jusqu'alors avaient au moins quelques idées de religion : ceux-ci n'en ont point; aussi la femme

n'est-elle pour eux qu'une chose dont l'homme a besoin. C'est une esclave qui lui donnera des enfants, lesquels, dès l'âge de dix ans, pourront fournir autant de fourrures au traiteur que le père lui-même, et bientôt le soulageront en aidant à faire vivre la famille. Cette esclave est encore bonne à autre chose : à faire les souliers et les habits des chasseurs, à préparer les peaux des animaux qu'ils tuent, à en transporter la viande au campement avec l'aide des chiens, et pour récompense de leurs nombreux services, elles ne recevront, le plus souvent, que des coups de leur brutal mari. Mais il n'est pas plus vrai de dire de celles-ci que des Montagnaises que les restes des chiens leur servent de nourriture ; c'est une exagération. Généralement parlant, leur condition n'est pas meilleure que celle des chiens, néanmoins, elles mangent avant eux, autrement elles mourraient de faim. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces malheureuses semblent aimer leur abjection. Ne pouvant croire que le bon Dieu ait pu s'occuper d'elles, elles ne se donnent pas la peine de s'occuper beaucoup de Lui, aussi n'est-ce qu'après quelques jours que j'ai pu les déterminer à venir régulièrement aux exercices et à travailler sérieusement à s'instruire. Pauvres femmes ! si elles aussi connaissaient *le don de Dieu !*

Revenons à mon discours. Quand je l'eus terminé, une espèce de sous-chef qui était présent se crut obligé d'y répondre. Suivant lui, tout ce que je disais était vrai ; le prêtre est réellement un homme de Dieu et le ministre, aussi bien que les sauvages, n'est que l'homme d'une femme. *Mais,* ajouta-t-il, *le ministre nous donne du tabac et nous promet bien des choses ; si, toi, tu nous donnais aussi du tabac, tous nous prierions avec toi.* Je fis un second discours pour leur faire comprendre que, n'étant pas payé comme le ministre, je ne pouvais, à son exemple, leur faire des cadeaux, que, du reste, je leur promettais le ciel, et cela *gratis,* s'ils voulaient m'écouter et m'obéir ; que, d'un autre côté, je les laissais entièrement libres de prier avec le ministre ou avec moi, mais que s'ils allaient un jour en enfer, ils n'auraient pas de reproches à me faire. — Tous, à l'exception de trois, engagés au service

du chef traiteur, ont préféré prier avec moi qu'avec l'homme d'une femme.

Trois jours après, le P. Gascon a dû s'éloigner pour aller visiter les sauvages du fort Scalket, à l'ouest du fort de Liard, sur la rivière de Courant-Fort. Les sauvages de ce poste n'ont jamais vu de prêtres ; ils espéraient en recevoir un le printemps dernier, et en l'attendant ils ont dû, pendant plus de quinze jours, se nourrir d'une espèce de racine heureusement fort abondante, dit-on, dans ce pays. Malgré leur bonne volonté, ils ont dû s'éloigner sans avoir vu l'homme de Dieu. Le cher P. Gascon a voulu les dédommager cet automne, et malheureusement une lettre que je viens de recevoir de lui m'apprend qu'il n'a pas pu arriver jusqu'à eux. Des difficultés insurmontables l'ont forcé à revenir sur ses pas. Cette rivière du Courant-Fort est très-dangereuse ; on en dit des choses effrayantes. Pour ne pas s'exposer au péril du courant, le P. Gascon, avec quelques employés et quelques sauvages, avait dû gravir à pied le sommet des montagnes les plus escarpées, ayant à redouter à chaque instant de rouler d'un rocher à l'autre jusqu'au fond de la rivière, et cela pendant deux jours, puis il s'est rendu sur un radeau au fort de Liard, d'où il a pu m'écrire.

Les sauvages qu'il allait visiter sont encore d'une nation différente de toutes celles que nous avons pu voir jusqu'à présent; ils sont connus dans le pays sous le nom de *Mauvais monde*, mais, d'après toute vraisemblance, ce nom leur a été donné tout à fait gratuitement. Ils ne parlent pas, me dit-on, une seule des langues que nous connaissons.

Quand le P. Gascon partit pour le fort Scalket, je rentrai pour continuer la Mission de Saint-Raphael, mais toujours avec mon petit garçon qui me rendait de grands services. A l'heure des exercices, il allait sonner la clochette dans le bois et faisait venir les sauvages. Outre cela, il me servait la Messe et était le parrain de la plupart des enfants que j'ai baptisés. Parmi ces enfants, j'en ai baptisé un dont je n'ai pas pu dire, en écrivant l'acte : Né aujourd'hui, ni même hier ; c'était une vieille qui a peut-être plus de cent ans et qui est enfant pour

la seconde fois. Il m'a été impossible de lui apprendre à faire le signe de la Croix. J'ai eu beaucoup de peine à obtenir qu'elle se laissât baptiser; elle m'objectait toujours qu'elle était trop vieille. Je n'ai pas baptisé d'autres adultes; je ne les ai trouvés ni assez instruits, ni assez désireux de l'être. Ces sauvages sont très-superstitieux, et quelques-uns se figurent qu'une fois baptisés ils ne pourront plus chasser.

Le 3 septembre, je fus averti de l'arrivée du chef des sauvages et d'un certain nombre de chasseurs qui l'accompagnaient. La solennité avec laquelle on le recevait me fit penser que j'allais voir une espèce de petit roi. J'ai été tout surpris de le trouver plus déguenillé que les autres. On m'en a donné pour raison qu'il regarde comme indigne d'un chef d'aimer les beaux habits, cela ne convenant qu'à des jeunes gens. Je redoutais l'arrivée de ce chef; je savais qu'il avait trois femmes. J'avais lieu de craindre qu'il ne voulût pas embrasser notre sainte Religion et qu'il n'en détournât ses subordonnés. Il ne tarda pas à me rassurer lui-même. En arrivant, il vint me toucher la main et baiser mon anneau, et tous ses jeunes gens l'imitèrent : je ne sais qui a pu leur indiquer cette manière de saluer l'Evêque. Il vint ensuite me voir dans ma chambre, me dit qu'il avait trois femmes, mais qu'ayant appris qu'il ne pouvait pas les conserver et être de la prière, il en avait déjà rejeté deux, qu'il était bien résolu de ne pas reprendre. Après lui, plusieurs de ses chasseurs vinrent me faire les mêmes aveux et les mêmes promesses.

C'est la première fois, Monseigneur, que je vous parle d'un chef sauvage ; les Montagnais avec lesquels j'ai été le plus souvent n'en ont point. Les Esclaves ont les leurs : on m'a dit qu'autrefois cette dignité était héréditaire, et un vieux chef, qui a donné sa démission, m'a en effet beaucoup prié d'user de mon autorité pour que la qualité de chef passât à son fils quand il serait grand. D'après ce que j'ai pu voir, cette dignité n'est ni élective ni héréditaire. Il paraît qu'à la mort d'un chef, le commis du fort offre un grand nombre de présents à celui des sauvages qui lui procure le plus de fourrures, et le fait ainsi accepter pour chef. Je ne vous donne pas cela comme

une règle générale; mais, d'après ce que j'ai pu voir, c'est ce qui a lieu le plus souvent.

Le 7 septembre arriva un autre chef, accompagné de cinquante à soixante jeunes gens, deux femmes seulement, et trois ou quatre enfants; pas de vieillards. Cette nouvelle bande appartenait à la tribu des *Tékanais.* Quelques-uns comprenaient le montagnais, mais ne le parlaient pas. J'ai bien souffert pendant le peu de jours que j'ai passés avec eux, parce que je ne pouvais les instruire que par interprète, ce qui ne produit jamais le même effet sur les sauvages. Deux sauvages d'une autre nation, dite dans le pays *Gens de la montagne*, sont aussi venus apporter leurs fourrures : je n'ai pas pu les instruire, quoiqu'ils parussent très-bien disposés. Je dus me contenter de leur apprendre à faire le signe de la Croix, et de leur donner quelques objets de piété pour eux et pour leurs familles.

Vous voyez, bien-aimé Père, que puisque, en fondant notre Congrégation, vous avez eu en vue de lui faire évangéliser les pauvres et les plus abandonnés, nous sommes peut-être ceux de vos enfants qui remplissons le plus à la lettre notre belle vocation. Les différentes tribus de ces contrées sont les plus misérables du monde sous tous les rapports. L'appât du gain, plus que toute autre chose, a porté des commerçants anglais, et même des ministres protestants, à venir les trouver : ces étrangers ne diminuent en rien la pauvreté morale des sauvages, et ils se posent comme de grands philanthropes, parce que les uns leur apportent différents objets plus ou moins nécessaires qu'ils échangent pour des fourrures; les autres, avec leur tabac, obtiennent que les sauvages se laissent baptiser, et, par là, trouvent le moyen de faire augmenter leur traitement. Vos enfants, Monseigneur, n'ont que des privations à attendre avec la récompense, il est vrai, que Dieu leur réserve; mais si leurs souffrances pouvaient effrayer votre cœur si paternel, les souffrances encore plus grandes de ces peuples infortunés ne manqueraient point de faire battre votre cœur de Missionnaire.

Afin de pouvoir leur porter secours au plus tôt, le P. Gascon

va passer l'hiver au fort de Liard, et au printemps il pourra baptiser les enfants que je n'ai pas vus, et aussi quelques adultes ; car je n'ai baptisé que la centenaire dont je vous ai parlé. Pendant les quelques jours que j'ai passés à ce poste, je me suis donné une grande peine pour instruire les sauvages, et j'ai obtenu un bien petit résultat. Il est vrai que de prime abord, les vérités de notre Sainte Religion leur paraissent si étranges, qu'il faut beaucoup de temps pour les leur faire comprendre et les graver dans leur mémoire. Les sauvages encore infidèles ne doivent pas être comparés à des enfants en classe. Il est difficile d'obtenir d'eux un parfait silence ; chacun a toujours quelques remarques à faire, et, bien entendu, il faut qu'il les fasse tout haut. Ajoutez que la place où je les réunissais était bien propre à leur donner des distractions. Le hangar que l'on avait bien voulu mettre à ma disposition ne me servait que le matin ; des ouvriers venaient ensuite y travailler, chanter et s'amuser. Je devais alors faire mes instructions en plein air, où un rien pouvait détourner leur attention. Ces ouvriers protestants n'avaient pas, je suppose, l'intention de me nuire ; cependant ils paraissaient avoir à cœur de mettre le désordre le plus complet dans mon *église*. Il me fallait chaque jour travailler près d'une heure pour la nettoyer, afin de pouvoir célébrer un peu décemment.

Enfin il fallait partir ; j'aurais voulu le faire le 10, je ne le pus que le 12 ; la neige qui tomba pendant trois jours me contraignit de retarder mon départ. Elle tombait encore quand je me remis en route sur un canot d'écorce, accompagné de mon petit garçon et de deux sauvages. Je n'étais pas très-bien monté en hommes ; celui de mes sauvages qui pouvait me rendre le plus de services, et qui seul connaissait le chemin, avait un mal de pied tel qu'il ne put faire autre chose que de ramer. Mon autre sauvage était jeune et très-paresseux, en sorte qu'au campement il me fallait travailler beaucoup avec mon petit sacristain, et, pendant tout le temps, j'ai ramé autant que mes forces me l'ont permis. J'ai dit autrefois que nous ne pouvions réussir à rendre les sauvages aimables, bien que nous pussions en faire de bons chrétiens. Je ne m'étais pas en-

core trouvé avec des sauvages complétement infidèles, car certainement j'aurais constaté beaucoup plus de qualités dans ceux qui sont déjà christianisés.

Le 13 au soir, nous arrivâmes à un campement de sauvages partis du fort quelques jours avant moi. Sur leur invitation, nous nous joignîmes à eux. Ils étaient sur un petit monticule autrefois complétement entouré d'eau : en ce moment, une partie seulement était submergée ; mais tout autour ce n'était que de la boue et du sable imbibé. Quatre familles assez nombreuses étaient réunies sur ce petit espace, où deux feux étaient allumés. Après avoir touché la main à tout le monde, je découvris dans un coin un autre petit feu ; près de ce feu, une femme qui paraissait à dessein bannie de la société des autres ; on avait fait une barrière de branches d'arbre, comme pour empêcher qu'on la vît. Malgré ces précautions, j'allai lui toucher la main, et je compris de suite la raison de son isolement ; elle avait auprès d'elle un enfant né le jour même. Je le baptisai de suite, pouvant à peine y voir à la clarté du feu ; et comme je faisais ce baptême près de la mère, aucun, pas même le père, ne voulut y assister. La loi de la purification est, chez les sauvages, de la dernière sévérité ; elle va jusqu'à la cruauté. Ainsi, quand ces sauvages lèveront le camp, ils ne feront point entrer cette femme dans un des canots ; mais ayant rapproché deux canots qu'ils uniront par une planche, la pauvre mère s'assiéra sur cette planche au risque de sa vie et de celle des conducteurs des canots. On m'a assuré que, pendant quelque temps, les nouvelles mères ne peuvent pas suivre le chemin battu ; elles sont obligées de se frayer une route dans la boue, dans la neige, portant avec leur enfant des fardeaux assez pesants, et cela lorsque les femmes de la condition la plus ordinaire garderaient au moins la chambre. Le P. Grollier, donnant une Mission au fort Norman, baptisa une femme qui était encore sous la loi de la purification. Vous ne sauriez croire toutes les précautions qui furent prises afin qu'elle ne souillât pas les lieux par où elle passait en allant chez le Missionnaire. Son mari avait deux planches qu'il plaça successivement bout à bout jusqu'à ce qu'elle fût rendue chez le P. Grollier, et, une

fois dans la maison, elle demeura sur une de ces planches, sans vouloir jamais consentir à se mettre ailleurs.

Le baptême de l'enfant achevé, je fis mon souper, chantai un cantique et récitai la prière; les femmes qui se tenaient à part me regardèrent, mais ce fut tout; je leur en fis mon compliment assez vertement, elles me donnèrent leur insignifiante et ordinaire réponse : *Nous ne savions pas.* Je songeai alors à préparer mon lit; il n'y avait pas de place sur le petit monticule : si j'avais eu affaire à des sauvages chrétiens, ils m'en auraient fait un, ou du moins ils seraient allés me couper des branches pour me mettre à l'abri de l'humidité; ils n'en firent rien. Nous fûmes obligés, mon petit *grand Vicaire* et moi, de ne faire qu'un lit des deux nôtres : nous nous réchauffâmes ainsi et reposâmes très-bien. C'est, du reste, de la sorte que je dormirai dorénavant en voyage, car les nuits commencent déjà à être passablement froides.

Le lendemain, je me trouvai un peu embarrassé quand le moment de partir fut venu. Celui de mes hommes qui avait mal au pied se dit dans l'impossibilité de continuer le voyage. J'essayai en vain d'en engager un autre; chacun me répondait que, n'ayant pas de provisions, il fallait chasser pour faire vivre la famille. Enfin, je pus obtenir un petit garçon de quinze à seize ans, qui avait l'unique avantage de connaître les rapides. Me voilà donc avec trois enfants pour exécuter la partie la plus dangereuse de mon voyage.

Quelques heures de marche nous avaient suffisamment éloignés du camp, lorsque tout à coup un de mes jeunes gens aperçut un orignal qui traversait la rivière à la nage : elle avait en cet endroit 1 kilomètre de largeur. Tous nous nous efforçons de l'atteindre avant qu'il ait pu gagner terre. Bientôt une balle qu'il reçoit dans la tête l'oblige de s'arrêter. Voilà mes gens heureux, se réjouissant à la pensée de manger de la viande fraîche et grasse. Je n'étais pas fâché non plus, je vous l'assure; mais je redoutais le retard que cette rencontre devait nous occasionner, et, par là, même, de ne pouvoir me rendre à Good-Hope. Pour ne pas perdre de temps, je priai, grondai et travaillai, et, après six heures de travail, nous pû-

mes continuer notre voyage. Je ne sais, Monseigneur, si quelques-uns de mes confrères vous ont déjà fait connaître l'orignal : c'est un animal qui, dans cette saison surtout, vaut bien un coup de fusil. Il est de la taille des chevaux ordinaires de France, et il leur ressemble assez par les formes de son corps, à l'exception des pieds qui sont fourchus ; sa tête serait celle d'un cheval, si elle n'était surmontée d'un magnifique panache qui n'a pas moins d'un mètre d'envergure.

L'animal une fois mort, il fallait l'attirer à terre, et, après bien des efforts inutiles, nous ne pûmes que l'en approcher ; notre faiblesse nous contraignit de le tirer de l'eau par morceaux, ce que mes sauvages firent avec beaucoup de dextérité. J'aurais aimé qu'ils y missent plus de propreté et moins de superstition. L'orignal n'était pas encore entièrement dépecé, que déjà une partie était dans la chaudière. Nous plaçâmes dans notre canot autant de viande qu'il put en porter, et nous laissâmes le reste pour les premiers occupants. Toute médaille a son revers. En tirant notre proie à terre, nous avons endommagé notre canot, et, pour surcroît de malheur, le malade que j'avais laissé le matin avait oublié de nous remettre notre gomme, et nous ne pouvions nous en procurer à l'endroit où nous nous trouvions. La graisse dont nous étions pourvus suppléa au manque de gomme, mais d'une manière insuffisante : il me fallait à chaque instant vider le canot ; aussi nos couvertures étaient-elles toutes imbibées d'eau, et mon ornement fut-il passablement endommagé.

Le dimanche 15 septembre, je n'eus pas la consolation de dire la sainte Messe : j'avais cependant tout ce qu'il me fallait, sauf une cassette ou une planche pour déposer la pierre sacrée. Je me contentai par force de la Messe des sauvages, qui consiste en la récitation du Chapelet et des prières de l'Archiconfrérie. Nous passâmes une partie de la journée dans les rapides ; plus d'une fois les vagues nous inondèrent littéralement. Nos deux sauvages poussaient alors un gros éclat de rire ; je vous avoue que j'étais plus modeste ; je secouai vite ma soutane pour ne pas laisser pénétrer l'eau jusqu'à la doublure, puis je me hâtai de vider la sentine.

Le lendemain nous arrivâmes au fort Simpson avant midi : je pus dire la sainte Messe et me dédommager ainsi des misères du voyage. Je n'ai pas trouvé ce poste aussi bruyant que je l'avais laissé. Il n'y a plus que quelques Anglais ou Écossais, un ministre protestant, sa femme et ses enfants, et enfin trois ou quatre sauvagesses dont les maris ou les enfants sont en voyage pour le service de la Compagnie. Je croyais ne faire que passer ici : je suis obligé d'y rester jusqu'à la fin du mois, ce qui me fait manquer la Mission de Good-Hope. Mon ministère serait complétement nul, si je n'avais ces quelques vieilles et leurs enfants qui, malgré les menaces, les promesses et les présents du ministre, viennent chaque jour se faire instruire. *A quoi bon aller le trouver*, disent-elles, *il ne nous montre pas même à faire le signe de la Croix*. Ici comme ailleurs le Dieu des humbles semble prendre plaisir à se révéler aux petits, tandis qu'il se cache aux superbes; j'en aime d'autant plus mon *infirma mundi elegit Deus*.

Mission de N.-D. de Bonne-Espérance, 15 novembre 1861.

Je suis resté par nécessité au fort Simpson jusqu'à la fin de septembre, et j'y ai reçu pendant tout ce temps une bienveillante hospitalité. Enfin, le 28, deux sauvages arrivèrent de Good-Hope ; ils étaient envoyés par la Compagnie pour porter les lettres. Je repartis le 30 avec eux et avec mon petit compagnon. Mon embarcation ne me coûta rien, je n'eus plus qu'à payer ma nourriture. Ces deux sauvages étaient moins désagréables que les précédents ; l'un d'eux était baptisé et l'autre commençait à se christianiser. Ils appartiennent à la tribu des Peaux-de-lièvre, que les Pères de Good-Hope évangélisent ; ils comprennent le montagnais, comme les Esclaves, mais ils ont quelques expressions particulières que l'on ne comprend qu'avec le temps. Je ne pouvais plus espérer arriver à Good-Hope assez tôt pour voir les sauvages ; passer quelques jours avec nos Pères, puis revenir au fort Norman avant les glaces, tel était mon but. Le mauvais temps m'empêcha de le mettre à exécution et m'imposa de rudes fatigues.

Le 2 octobre au soir, nos bons Anges, sans doute, nous con-

duisirent à un campement de sauvages; nous n'y trouvâmes qu'une femme et cinq enfants. Ils se hâtaient de venir à nous, mais quand ils me virent, ils se hâtèrent en sens contraire; ils n'avaient jamais vu de prêtre, je leur causai donc une grande frayeur. La voix de mes hommes les rassura, ils osèrent s'approcher et même me toucher la main d'aussi loin qu'ils purent. A la lueur de notre feu, je baptisai les trois petits enfants: je donnai aux deux premiers deux patrons marseillais, saint Elzéar et sainte Delphine. Si jusqu'à présent nous n'avons pas ici de Missionnaires marseillais, nous avons été au moins tous envoyés de Marseille, et c'est encore de là que j'attends du secours pour ces pauvres sauvages. Je m'efforçai en vain d'apprendre aux autres à faire le signe de la Croix; ce fut peine perdue. Le lendemain de grand matin, je me remis en route, recommandant mes trois jeunes chrétiens et leurs parents infidèles aux Anges Gardiens, aux Saints de Marseille et aujourd'hui je les recommande avec non moins de confiance, à l'Évêque de Marseille, à ce grand Chef de la prière, le Père des Missionnaires de ce pays, et, pour me servir de l'expression sauvage, le grand Père de tous nos priants.

Le 4, le mauvais temps commença; je pus me rendre le soir au fort Norman, Mission de Sainte-Thérèse. J'y passai la nuit seulement et je repartis le lendemain après avoir dit la sainte Messe. Perdant alors tout espoir de pouvoir revenir par eau, je laissai là mon petit garçon, qui aurait eu trop de peine à marcher sur les premières glaces. Il m'en coûta de le laisser ainsi, car, outre qu'il me rend de grands services, j'aime cet enfant. . Non-seulement je m'éloigne de lui, mais il n'y a ici personne à qui je puisse le recommander.

Nous partons malgré le vent du nord et la neige qui tombe à gros flocons; je n'emporte avec moi que mes provisions et les objets absolument nécessaires au voyage. Mes deux sauvages étaient trop galants pour me laisser faire ma cuisine: ils y mirent de la dextérité et même de la propreté. Une fois entre autres, l'un d'eux en ma présence chercha avec soin, dans le collet et les manches de sa chemise, une quantité de petits animaux qu'il dévora... Pardonnez-moi, Monseigneur,

si je dis les choses comme elles sont, ou du moins sans détours. Quand ce sauvage en eut ainsi tué un grand nombre, il prit le pot dont je me servais pour boire, puisa de l'eau et se lava la bouche. Il avait fait assurément un acte héroïque de propreté, et il aurait osé ensuite faire la cuisine du Pape lui-même.

Nous n'avions pas encore les gros froids d'hiver ; mais nous avions les premiers froids auxquels on est bien plus sensible. Déjà il fallait faire son lit dans la neige, et cette première neige n'avait pas les avantages qu'elle a aujourd'hui, elle mouillait et s'attachait aux pieds, tandis que maintenant elle est littéralement aussi sèche que du sable. Le 6, jour de dimanche, le vent du nord devint si violent, qu'il nous fut impossible de continuer notre marche. Ainsi si je n'eus pas la consolation de célébrer la sainte Messe, j'eus celle de chômer le jour du Seigneur. Depuis le fort Simpson jusqu'ici la rivière Mackensie a en moyenne au moins un kilomètre de large ; d'où il résulte que, même en descendant le courant qui est très-fort, les vagues sont quelquefois tellement gonflées par le vent, qu'il est impossible d'avancer. Cependant la saison pressait, déjà les rivages se bordaient de glaces. Le vent tombant avec le jour, nous nous remîmes en route et nous marchâmes toute la nuit. Je n'eus pas le courage de ramer ni même celui de dormir, tant il faisait froid ! En allant à terre pour déjeuner, un glaçon, sans que nous nous en aperçûmes, creva notre canot. Lorsque nous y rentrâmes, je me trouvai dans l'eau et dans la glace ; il me fallut le reste de la matinée vider la sentine presque continuellement. Notre embarcation était si usée, qu'elle devenait dangereuse dans cette rigoureuse saison. Nous commencions à nous demander avec anxiété comment nous terminerions notre voyage, lorsque la divine Providence vint à notre secours au moment où nous y pensions le moins. Nous fûmes rejoints par une barque de la Compagnie qui revenait du grand lac d'Ours chargée de poisson. Nous laissâmes là notre dîner, abandonnâmes notre feu et même notre canot, nous montâmes dans la barque qui n'avait rien à craindre des premiers glaçons, et, aidés d'un bon

vent et du courant, nous arrivâmes, le 9 au soir, au fort Good-Hope, et je me transportai aussitôt à la Mission de N.-D. de Bonne-Espérance.

Le cher Père Séguin, ayant eu connaissance de mon arrivée, accourut au-devant de moi, le Père Grollier venait aussi, mais sa santé ne lui permet plus de courir; je dirai même qu'elle ne lui permet plus de marcher. *Ne soyez pas surpris, Monseigneur,* me dit le Père Séguin, *le Père* Grollier *sera si essoufflé quand vous le verrez, qu'il ne pourra pas vous parler.* Il n'était pas cependant à plus de deux cents pas de sa maison. Il ne put en effet me dire un seul mot, et je ne pus lui en dire davantage. J'ai voulu lui donner le bras pour l'aider à marcher, mais il n'y consentit point; il s'arma d'un bâton et me fit signe de ne pas l'attendre tandis qu'il monterait la côte tout doucement. Au sommet je trouvai le Frère Kerney, il était occupé à enduire la maison de boue, quand il apprit mon arrivée, il n'eut que le temps de se laver les mains et le visage, et de faire quelques pas et de me demander de le bénir. J'entrai donc dans leur pauvre habitation; je cherchai où était le saint Sacrement; on me dit que le lieu où j'étais formant toute leur demeure, ils ne le possédaient pas encore. Je me prosternai alors à la place où nos Pères célèbrent chaque jour la sainte Messe, devant une image grossière représentant N.-D. de Bon-Secours couvrant de son manteau la chrétienté tout entière et l'image du Sauveur crucifié; c'est là toute la décoration de leur maison.

(La suite au prochain numéro.)
